

CHAPITRE XI.

Motezuma vient le soir du même jour visiter Cortez en son logement. Le discours qu'il fit avant que de donner audience au General; & la réponse de Cortez.

L étoit un peu plus de midi, lorsque les Espagnols entrèrent au quartier qu'on leur avoit préparé, où ils trouvèrent un repas magnifique, destiné au General & à ses principaux Officiers, avec une grande abondance de viandes moins délicates, pour les Soldats; outre plusieurs Indiens qui servoient à manger & à boire, d'une promptitude & d'un silence à surprendre. Sur le soir, Motezuma suivit du même cortège, vint visiter Cortez, qui en ayant été averti, alla recevoir ce Prince dans la première cour, avec tout le respect qu'une semblable faveur pouvoit demander. Le General l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, où il luy fit une profonde reverence; & l'Empereur passa, & alla prendre sa place, d'un air dégagé & majestueux. Il commanda aussi tôt, qu'on approchât un siège pour Cortez: il fit signe aux Nobles de se suite, de se ranger contre les murailles. Le General ordonna la même chose à ses Officiers: & lorsque les Truchemens furent arrivés, il voulut commencer son discours; mais Motezuma le retint, en faisant connoître qu'il vouloit parler avant que de luy donner audience: & les Auteurs rapportent qu'il s'expliqua en cette substance.

Illustre Capitaine, & Generaux Etrangers, avant que je puisse écouter l'Ambassade du grand Prince qui vous a envoyez, il est à propos que vous & moy reciproquement, nous promettons de mépriser & d'oublier ce que la renommée a divulgué touchant nos personnes & notre conduite, en prevenant nos esprits par ces vaines rumeurs, qui vont devant la verité, & qui la défigurent par des traits de blâme ou de flaterie. On vous aura dit de moi, en quelques endroits, que je suis un des Dieux immortels, en élevant ma personne & mon pouvoir jusqu'au Ciel. D'autres vous auront fait entendre, que la for-

tune s'est épuisée à m'enrichir; que les murailles & les tuiles de mes Palais sont d'or, & que la terre s'affaisse sous le poids de mes trésors: enfin, quelques-uns auront voulu vous persuader que je suis un Tyran cruel & superbe, qui abhorre la justice, & qui ne connoît pas l'humanité. Les uns & les autres vous ont trompé également, par leurs exagérations: & afin que vous ne vous imaginiez pas que je suis un Dieu, & que vous connoissiez l'illusion de ceux qui se sont forgé cette vision, cette partie de mon corps, dit-il en découvrant son bras, fera paroître à vos yeux des abusés, que vous parlez à un homme mortel, de la même espece que les autres hommes, mais plus noble & plus puissant qu'eux. Je ne nierai pas que mes richesses ne soient grandes; mais l'imagination de mes Sujets y ajoute beaucoup. Cette maison où vous logez est un de mes Palais; regardez ces murailles, elles sont faites de pierre & de chaux, matière vile, qui ne doit son prix qu'à son emploi: & par l'un & par l'autre de ces exemples, jugez si l'on ne vous a pas trompé de la même manière, lorsqu'on vous a exagéré mes tyrannies. Au moins, suspendez votre jugement, jusqu'à ce que vous vous soyez éclairci de mes raisons; & ne comptez point sur le langage de mes Sujets rebelles, jusqu'à ce que vous ayez examiné, si ce qu'ils appellent misere, n'est point un châtiment, & s'ils ont droit de l'accuser sans cesser de le mériter. C'est ainsi que l'on nous a informez de ce qui regarde vos personnes & vos actions. Quelques-uns nous ont assuré que vous étiez des Dieux, que les bêtes farouches vous obéissent, que vous tenez les foudres entre vos mains, & que vous commandez aux éléments. D'autres nous vouloient faire croire que vous étiez méchants, emportez, superbes; que vous vous laissez gourmander aux vices, & que vous aviez une soif insatiable, de l'or que nôtre Terre produit. Cependant, je reconnois déjà que vous êtes des hommes de la même composition & de la même pâte que nous, quoiqu'il y ait quelque différence, qui naît des diverses influences, que la qualité du Pais inspire aux mortels. Ces bêtes qui vous obéissent, sont à mon avis de grands cerfs que vous avez apprivoisez, & instruits de cette science imparfaite, qui peut être comprise par l'instinct des animaux. Je conçois aussi fort bien que ces armes qui ressemblent à la foudre, sont des tuyaux d'un métal que nous ne connoissons pas, dont l'effet, pareil à celui de nos sarbacanes, vient d'un air pressé qui cherche à sortir, & qui pousse impetueusement tout ce qui s'oppose à son passage. Le feu que ces tuyaux jettent avec un bruit

plus terrible, est tout au plus un secret surnaturel de la même science, que celle dont nos Sages font profession. Dans tout le reste de ce qu'on a rapporté de votre procédé, je trouve encore, suivant ce que mes Ambassadeurs ont remarqué sur vos inclinations, que vous avez de la bonté & de la religion, que vos chagrins sont fondez en raison, que vous souffrez les fatigues avec joie, & qu'entre vos autres vertus, on void de la liberalité, qui ne s'accorde gueres avec l'avarice. En sorte qu'autant les uns que les autres, nous devons effacer les impressions qu'on avoit voulu nous donner, & sçavoir bon gré à nos yeux, de ce qu'ils ont desabuse notre imagination. Cela étant ainsi établi, j'ai souhaité que vous sçussiez, avant que de me parler, que l'on n'ignore pas entre nous autres, & que nous n'avons pas besoin de votre persuasion, pour croire que le grand Prince à qui vous obeissez, descend de notre ancien Quezalcoal, Seigneur des sept Cavernes des Navatlaques, & Roi legitime de ces sept Nations, qui ont fondé l'Empire de Mexique. Nous avons appris par une de ses Prophetes, que nous reverons comme une verité infailible, conformément à la tradition des siecles, conservée dans nos Annales; qu'il étoit sorti de ce País-ci, pour aller conquerir de nouvelles Terres du côté de l'Orient; & qu'il avoit laissé des promesses certaines, que dans la suite des tems, ses descendans viendroient moderer nos Loix, & reformer notre Gouvernement, sur les regles de la raison. Ainsi, comme les caracteres que vous portez ont du rapport à cette Prophetie, & que le Prince de l'Orient qui vous envoie, fait éclater, par vos exploits même, la grandeur d'un si illustre Aieul, nous avons déjà resolu de consacrer à son service, tout ce que nous avons de pouvoir; & j'ai trouvé qu'il étoit à propos de vous en avertir, afin que vos propositions ne soient point embarrassées par ce scrupule, & que vous attribuez les excez de ma douceur à cette illustre origine.

Motezuma finit ainsi le discours dont il voulut prevenir l'esprit des Espagnols, & qu'il fit avec beaucoup d'ardeur & de majesté; ce qui donna assez de matiere à Cortez, pour luy répondre, sans s'écarter de ces illusions, qu'il trouvoit établies dans l'esprit de tous les Indiens en general. Il s'expliqua à peu près en ces termes, selon les Memoires qu'on nous a donnez.

Seigneur, après vous avoir remercié humblement, de cet excez de

bonté qui vous fait écouter si favorablement notre Ambassade, & de cette haute & souveraine connoissance que vous employez en notre faveur, en méprisant, d'une maniere si avantageuse pour nous, les faux préjugés de l'opinion; je puis vous dire aussi, qu'à notre égard, nous avons traité celle que l'on doit avoir de vous, avec tout le respect & toute la veneration qui est due à votre Grandeur. On nous a dit beaucoup de choses de votre personne, dans les terres de votre Empire. Les uns la mettoient entre les Divinitez; d'autres en noircissoient jusques aux moindres actions: mais ces discours s'efflent ordinairement, par des outrages qu'ils font à la verité, puisque comme la voix des hommes est l'organe de la renommée, elle prend souvent la teinture de leurs passions; & celles-ci, ou ne conçoivent jamais les choses comme elles sont, ou ne les rapportent jamais comme elles les conçoivent. Les Espagnols, Seigneur, ont une vue penetrante, qui sçait distinguer les différentes couleurs que l'on donne au discours, & par la même lumiere les faux semblans du cœur. Nous n'avons ajouté foi ni à vos Sujets rebelles, ni à vos flatteurs: & nous paroissions devant vous, convaincus que vous êtes un grand Prince, aimant la justice & la raison, sans que nous aions besoin du rapport de nos sens, pour connoître que vous êtes mortel. Nous autres sommes aussi de la même condition, quoyque plus vaillans, sans comparaison, que vos Sujets, & d'un entendement bien élevé au-dessus du leur; parce que nous sommes nez sous un climat dont les influences ont beaucoup de vertu. Les animaux qui nous obeissent, ne sont point aussi comme vos cerfs: ils ont bien plus de noblesse & de fierté; & tous brutes qu'ils sont, ils ont de l'inclination à la guerre, & sçavent aspirer à la gloire de leur maitre, par une espece d'ambition. Le feu qui sort de nos armes, est un effet naturel de l'industrie des hommes, sans que dans sa production il entre rien de cette connoissance dont vos Magiciens font profession; science abominable parmi nous, & digne d'un plus grand mépris, que l'ignorance même. J'ai crû devoir établir ces principes, afin de satisfaire aux avis que vous nous avez donnez: après quoy je dirai, Seigneur, avec toute la soumission qui est due à votre Majesté, que je viens la visiter en qualité d'Ambassadeur du plus grand & du plus puissant Monarque que le Soleil éclaire, aux lieux où il prend sa naissance. J'ay ordre de vous exposer en son nom, qu'il souhaite être votre ami & votre allié, sans s'appuyer sur ces anciens droits dont vous avez parlé, & sans autre fin que

d'ouvrir le commerce entre vos deux Monarchies, & d'obtenir par cette voie le plaisir de vous desabuser de vos erreurs: & quoyque selon la tradition de vos Histoires mêmes, il pût pretendre une reconnaissance plus positive dans les Terres de vôtre Domaine, il ne veut néanmoins user de son autorité, que pour gagner vôtre créance, sur des choses entierement à vôtre avantage; & afin de vous faire entendre que vous, Seigneur, & vous autres, Nobles Mexicains qui m'écoutez, vivez en un abus terrible, par la Religion que vous professez, en adorant des bois insensibles, qui sont les ouvrages de vos mains & de vôtre caprice; puisqu'il n'y a véritablement qu'un seul Dieu, qui n'a ni principe, ni fin, & qui est le principe éternel de toutes choses. C'est luy dont la puissance infinie a créé de rien cet ouvrage admirable des Cieux, qui a fait le Soleil qui nous éclaire, la Terre qui nous fournit des alimens, & le premier Homme de qui nous descendons, avec une égale obligation, de reconnoître & d'adorer nôtre première Cause. C'est cette même obligation qui est imprimée dans vos ames, dont encore que vous reconnoissiez l'immortalité, vous la prostituez & la détruisez, en rendant un culte d'adoration aux Demons, esprits immondes que Dieu a créés, & qui en punition de leur ingratitude & de leur rebellion contre luy, ont été précipitez dans ce feu sous-terrein, dont vous avez quelque représentation imparfaite, en l'horreur de vos Volcans. La malice & l'envie, qui les rendent ennemis du genre humain, les obligent continuellement à solliciter vôtre perte, en se faisant adorer, sous la figure de ces Idoles abominables. C'est leur voix que vous entendez quelque fois, dans les réponses de vos Oracles; & ils forment ces illusions, que les erreurs de l'imagination introduisent en vôtre entendement. Mais, Seigneur, je connois que ce n'est pas ici le lieu de traiter des mysteres d'une si haute Doctrine: Ce même Monarque en qui vous reconnoissez une si ancienne superiorité, vous exhorte seulement à nous écouter sur ce point, sans aucune preoccupation; afin que vous puissiez goûter le repos que votre esprit trouvera en la verité, & que vous appreniez combien de fois vous avez résisté à la raison naturelle, qui vous donnoit des lumieres capables de vous faire connoître votre aveuglement. C'est la première chose que le Roi mon Maître souhaite de votre Majesté: C'est le principal article de ma proposition, & le plus puissant moïen d'établir, avec une parfaite amitié, l'alliance des deux Couronnes, sur les fondemens inébranlables de la Religion, qui sans

laisser

laisser aucune diversité dans les sentimens, unira les esprits par les liens d'une même volonté.

C'est ainsi que Cortez trouva moïen de maintenir dans l'esprit de Motezuma, la reputation de ses forces, sans s'éloigner de la verité, & qu'il se servit adroitement de l'origine qu'ils donnoient eux-mêmes à son Roi, au moins sans contredire ce qu'ils imaginoient, afin de donner plus d'autorité à son Ambassade. Cependant Motezuma ne parut pas fort docile sur le point de la Religion. Ce Prince obstiné dans les erreurs de l'Idolatrie, par une miserable superstition, se leva de son siege, & dit à Cortez: Je reçois avec beaucoup de reconnaissance, l'alliance & l'amitié que vous me proposez de la part du grand Prince descendant de Quetzalcoatl. Mais je crois que tous les Dieux sont bons: le votre peut être tel que vous le dites, sans faire tort aux miens. Ne songez maintenant qu'à vous reposer, puisque vous êtes chez vous, où vous serez servi avec tout le soin qui est dû à votre valeur, & au grand Prince qui vous a envoyé. Alors il commanda que l'on fit entrer quelques Indiens qu'il avoit amenez; & avant que de partir, il presenta luy-même à Cortez, diverses pieces d'orfèvrerie, avec quantité de robes de coton, & d'autres ouvrages de plume fort bien travaillez; present considerable, & pour la valeur, & pour la maniere dont il étoit offert. Motezuma distribua encore quelques joïaux de prix aux Espagnols qui assisterent à l'audience; ce qu'il fit en grand Prince, genereusement, & sans témoigner qu'on luy en étoit obligé: regardant néanmoins Cortez & ses Capitaines, avec une espece de satisfaction qui marquoit ses inquietudes passées, de la même maniere qu'on connoît jusqu'ou alloit la crainte, par la joie qu'on témoigne de l'avoir perduë.

